

Zoom #1 : *Achayef* (2018, 16'49''), un film d'Abdessamad El Montassir



Mention visuel :

Abdessamad El Montassir, *Achayef*, 2018, FNAC 2021-0017, Centre national des arts plastiques © Adagp, Paris, 2022, courtesy de l'artiste

Dans un territoire que le plasticien Abdessamad El Montassir nomme pudiquement « le Sahara au sud du Maroc », il effectue un retour au lieu qui l'a vu grandir à travers son premier film : *Achayef*. Un personnage d'arpenteur mi-humain mi-animal, qui se nourrit du mythe de Chertate propre à la culture sahraouie, nous introduit au paysage. C'est à travers cette déambulation que le spectateur apprivoise une terre autrefois habitée par les nomades, mais aujourd'hui figée dans la douleur. Aucune présence humaine en vue, excepté celle d'une femme, qui émerge comme fragile témoin. Tout se joue à demi-mots, dans une révélation timide de l'histoire. En 1975, au moment où l'Espagne se retire de cette colonie qu'elle occupe depuis la fin du XIXe siècle, une guerre se déclenche entre puissances régionales et mouvements de libération. Le peuple sahraoui restera finalement soumis à une situation tragique.

Projet d'art et de recherche interdisciplinaire, *Achayef* interroge ainsi la façon dont les traumatismes suscitent des formes d'amnésie, de honte et de culpabilité. La parole manque et paraît avoir en quelque sorte désertée le réel, parce que trop longtemps interdite. El Montassir mène alors, à travers la flore, une quasi-enquête sur les séquelles qui ne parviennent pas à être formulées par les humains. Le plasticien se tourne vers le daghmous, une plante qui s'est accrochée bon gré mal gré à cette terre désertique. Elle semble avoir enregistré les traumatismes vécus par un peuple, les avoir métabolisés. Initialement porteur de feuilles, le daghmous est désormais recouvert d'épines comme s'il avait développé des mécanismes de résistance. Il constitue dès lors aux yeux de l'artiste un indicateur symbolique et fiable des rapports de force politiques et culturels. En observant cette plante, *Achayef* évoque, dans une sorte d'anthropomorphisme, les formes de survie produites par les habitants de ce même lieu.

En croisant le souci écologique avec celui de raconter une contre-histoire et d'exprimer les violences passées, l'artiste va questionner la capacité du règne végétal à plaider quand les humains n'ont plus les mots. L'artiste convoque le témoignage de deux scientifiques qui relient les espèces, l'un s'exprimant sur la mémoire enregistrée par les plantes, l'autre sur la mémoire du traumatisme intergénérationnel de la Shoah au sein de sa propre famille. Armé d'archives non-matérielles de l'histoire, El Montassir ouvre un interstice inédit pour l'émergence de ce qui n'était jusque-là que latent, tout en revendiquant un récit situé, contextualisé et ancré dans l'expérience. La parole se recompose enfin, afin de creuser, produire, transmettre, renouer, documenter, préserver, analyser et partager.

Texte de Camille Leprince, co-commissaire de l'exposition « Les Sentinelles ».